

le véritable peuple, les habitants de la campagne ne sont que des sujets. A la tête de l'État se place la Seigneurie, composée du Gonfalonier, le premier magistrat, le porte-étendard, et des prieurs ou consuls des Arts majeurs; à côté d'elle, un Grand Conseil et plusieurs autres de moindre importance sont chargés de veiller sur les différentes parties de l'administration. La défiance envers les citoyens élus à ces fonctions est extrême, sans cesse il faut en renouveler la liste toujours tirée au sort, et la brièveté de leur mandat, deux mois seulement quelquefois, est une précaution contre l'abus des influences. Avec de telles dispositions, l'ensemble des citoyens, c'est-à-dire le plus grand nombre, disposait à sa guise et au gré des événements du pouvoir souverain. Il ne s'agissait plus que de lui trouver un maître pour transformer cette démocratie mauvaise en une véritable tyrannie : Cosme de Médicis se chargea de le découvrir.

COSME DE MÉDICIS (L'ANCIEN)

1389-1464

Tout a été dit sur les premiers Médicis : Muratori, dans ses *Annales*, en a longuement parlé, et, à sa suite, Médecins, Apothicaires ou Droguistes, les Merciers et Fabricants de soierie, les Fourreurs et Pelletiers. Les Arts mineurs étaient : les Marchands de drap au détail, les Bouchers, les Cordonniers, les Maçons et les Charpentiers, les Serruriers. Chacune de ces confréries avait un capitaine et un gonfalon.

se rangent tous les historiens de l'époque de la Renaissance. Machiavel avec son *Istoria Fiorentina*; Ammirato dans une autre Histoire Florentine; Guichardin à propos des *Guerres d'Italie*; Landino, *De Laudibus Cosmi*; Valori, *In Vita Laurentii Medici*, et surtout Laurent de Médicis lui-même dans ses *Ricordi*, nous ont transmis des détails très précis sur tout ce qui touche aux membres de cette famille. Nous devons de plus une mention particulière aux ouvrages du Pogge et de Politien, écrivains dont la vie s'est passée dans l'intimité des Médicis. Parmi les auteurs modernes, nous citerons l'Anglais William Roscoë qui a donné au commencement du dix-neuvième siècle une histoire appréciée de la *Vie de Laurent de Médicis*; Charles Yriarte, *Florence*; Charles Blanc, *Histoire de la Renaissance en Italie*; les belles études de M. de Reumont, et enfin M. Eug. Müntz qui, dans ses remarquables écrits relatifs à la Renaissance italienne : *Les Précurseurs*, *Histoire de l'Art*, *Les Arts à la cour des Papes*, pour ne rappeler que les plus importants, s'est montré un historien et un critique d'art éminent. Cependant nous devons tracer à notre tour un aperçu rapide des événements qui se sont passés à la fin du xv^e siècle et au commencement du xvi^e, événements auxquels les Médicis et les papes de cette époque ont pris une part si importante, qu'ils ont, surtout en ce qui touche aux arts, en grande partie dirigés, et auxquels ont été intimement mêlés tous les San Gallo.

Issu d'une famille très ancienne, dont les membres avaient à différentes époques occupé des charges importantes; disposant d'une fortune colossale gagnée et toujours engagée dans le commerce et dans la banque, Cosme de Médicis devint naturellement chef de parti : le 1^{er} janvier 1435, à l'âge de 46 ans, il était élu gonfalonier. D'un sens rassis, fin, peu scrupuleux, habitué aux grandes affaires, bon administrateur de ses biens et de sa maison, ayant porté son commerce au comble de la prospérité, pouvant prêter au pape et à tous les souverains de l'Europe des sommes considérables, capable d'anéantir d'un seul trait de plume le crédit de tous les négociants ou banquiers de Florence, Cosme était devenu fatalement le maître de ce peuple de marchands. Il était le plus riche, et l'argent régnait alors. Avec cela, peu soucieux des apparences, ennemi du luxe inutile, et sachant s'effacer pour ne pas exciter la jalousie.

Tel était l'homme qui, pour appuyer son autorité, flattait par tous les moyens en son pouvoir le génie des Florentins. Or ce peuple avait depuis longtemps donné des marques de son amour et de son enthousiasme pour les belles productions artistiques : n'avait-il pas porté en triomphe des architectes, des peintres et des sculpteurs, des statues, des bas-reliefs et des tableaux? Cosme voulut donc peupler la ville d'œuvres d'art et s'entourer d'artistes. Au reste, l'amour des arts remontait haut dans la famille des Médicis : son père Giovanni de' Bicci

avait été en relation intime avec Masaccio, avec Zanobi Strozzi, l'élève de Giotto, avec Brunelleschi et avec Donatello; une forte éducation et une intelligence ouverte secondaient Cosme dans la voie qu'il avait résolu de suivre. Dès 1412, sous l'impulsion des humanistes groupés autour de lui, il fait rechercher des manuscrits rares, et établit un commerce amicalement intime avec les savants et les artistes. Exilé à Venise, en 1433, par Renaud d'Albizi et son parti, il est accompagné dans sa retraite par plusieurs personnages remarquables, entre autres par Michelozzo Michelozzi auquel il fait construire une bibliothèque et modeler un Christ pour la chapelle du couvent de San Giorgio qu'il habitait. Rappelé bientôt après par la faveur populaire, il revient prendre à Florence, au milieu des propagateurs attirés du génie antique, la place distinguée qu'il avait précédemment occupée. Admirateur des œuvres de ces érudits, auditeur assidu de leurs leçons, il fonde bientôt la célèbre Académie platonicienne; l'Université de Florence prend sous son impulsion un grand essor; tous ceux qui se livrent à l'étude des arts trouvent en lui un guide sûr et un appui sérieux.

C'est au commencement du xv^e siècle, avec les progrès de l'humanisme, que s'est formée l'intelligence de l'art antique. Déjà, en 1403, Brunelleschi et Donatello viennent à Rome étudier et mesurer les anciens monuments; même, leur ardeur est telle que les Romains,

étonnés de ce nouveau labeur, les désignent sous le nom de « chercheurs de trésors ». Cet exemple, fécond en si beaux résultats, sera bientôt suivi; nous verrons tous ceux qui veulent prétendre à un rang distingué, parmi les artistes de ce siècle, prendre les ruines de l'ancienne Rome pour champ de leurs premières études. D'autres voyagent, Cyriaque d'Ancône, Squarcione, le Pogge parcourent la Grèce, l'Allemagne, réunissant les premiers éléments de ces magnifiques collections et bibliothèques qui plus tard prendront un développement si important.

A la fin du *xiv*^e siècle, la physionomie de Florence était celle d'une cité de libre-et riche bourgeoisie qui, au sortir de longues périodes de guerres intestines et de fléaux de toutes sortes, inaugure une ère de brillante prospérité. La ville se peuple et se renouvelle, le commerce prend un essor considérable, et de nombreux travaux sont entrepris. C'est alors qu'Arnolfo, Giotto, les Gaddi, les Orcagna, Benci di Cione, construisent l'église de Santa Maria Reparata ou del Fiore, le Campanile, Or San-Michele, Santa Maria Novella, le Palais de la Seigneurie, le Bargello et les Loggia; les ponts sont rétablis, la ville prend un air de fête. Mais il faut remarquer que tous ces édifices se rattachent par leur style aux œuvres du passé, principalement à cette architecture dite gothique, venue du Nord et cherchant par de si grands mais de si vains efforts à s'implanter sur le sol de l'Italie. Tandis qu'avec

Brunelleschi et Donatello, son compagnon d'études, apparaît l'influence d'idées nouvelles germées sur les ruines de la Grèce et de la Rome antique.

Cosme de Médicis a nettement étendu et fortifié ce mouvement de rénovation, accueillant artistes et savants avec une familiarité toute cordiale; il remet à Michelozzo Michelozzi le soin de continuer l'œuvre de Brunelleschi à Santa Maria del Fiore; Lucca della Robbia, Lippi, Mino da Fiesole, Benozzo Gozzoli sont en commerce d'intimité avec lui; son ardeur à construire est considérable, il fait terminer l'église de San Lorenzo, commencée aux frais de son père par Brunelleschi, et lui ajoute une remarquable sacristie; il construit avec Michelozzi son merveilleux palais. C'est à son affection pour le moine artiste Fra Angelico que sont dus, au moins en partie, la surélévation et l'agrandissement du couvent de Saint-Marc¹; c'est à sa demande que Fra Giovanni, qui ne portait pas encore

1. Le couvent de Saint-Marc, fondé au xiii^e siècle, était occupé depuis cent trente-cinq ans par les moines Sylvestrins, lorsque le pape Eugène IV, fuyant Rome et réfugié à Florence, céda aux sollicitations de la Seigneurie et de Cosme de Médicis, et ordonna que le couvent serait remis aux dominicains de Fiesole. Michelozzi fut chargé de reconstruire les bâtiments sur un nouveau plan en 1441, ce qui coûta 36 000 ducats d'or; 1 500 ducats furent affectés à la confection des livres de chœur écrits en partie par Fra Benedetto, le frère de Fra Giovanni, et enluminés par Zanobi Strozzi pour les figures, et par Filippo di Matteo Torello pour les vignettes. Ces livres se trouvent aujourd'hui conservés dans l'ancienne bibliothèque du couvent.

le surnom d'Angelico, peignit pour le couvent des frères Servites à Florence les huit tables, divisées en trente-cinq panneaux représentant la vie de Jésus, qui fermaient les armoires du trésor de la chapelle de l'Annunziata. En dehors de Florence, Assise, Cortone, Venise, Rome profitent du talent des architectes florentins ; à Milan, Michelozzo agrandit le palais offert à Cosme par François Sforza et sculpte de chaque côté de la porte des figures de femmes dont l'une porte les armoiries des Médicis avec la divise bizarre : *Semper droit, regardez-moi*.

L'époque artistique à laquelle Cosme a présidé porta les arts par un vigoureux élan, à une suprême hauteur. Entraînés par un tel courant, tous les métiers, qui se rattachaient d'une façon quelconque aux beaux-arts, devaient nécessairement se développer et progresser en recueillant les fruits de cette haute direction ; tailleurs de pierre ou tailleurs de bois, au contact de telles intelligences, élargirent le cercle de leurs connaissances, s'appliquèrent à créer eux-mêmes des œuvres originales, et, d'artisans qu'ils étaient, devinrent artistes à leur tour.

Cosme, le plus grand des Médicis, mourut à l'âge de soixante-quinze ans, le 1^{er} août 1464, estimé et honoré de tous ; ses concitoyens lui avaient décerné pendant sa vie le titre de *Père de la Patrie*. Il est inhumé dans un caveau situé en avant du maître-autel de l'église San Lorenzo ; une simple pierre tombale

sculptée aux armes des Médicis en indique la place avec cette inscription en deux parties :

COSIMVS MEDICES
 HIC SITVS EST
 DECRETO PVBLICO
 PATER PATRIÆ
 VIXIT
 ANNOS LXXV
 MENSES III
 DIES XXX

A ses côtés, dans le même caveau, repose Donatello, suivant le désir exprimé par l'artiste : « afin de ne pas être séparé de celui qu'il avait tant aimé ». Témoignage bien touchant de cette intime cordialité qui n'avait cessé d'exister, que la mort n'interrompait même pas, entre le chef de la République et l'un des plus illustres représentants des arts à cette époque.

LAURENT I^{er}

1392-1440

Cosme avait un frère nommé Laurent qui, exilé comme lui en 1433, avait préféré s'effacer devant son aîné, lui laissant les honneurs, le grand rôle politique, et gardant pour lui la direction des affaires commerciales de la maison de banque; sa modeste ambition avait été satisfaite par l'occupation de quelques charges militaires d'importance secondaire. Aussi, après sa